



VOTRE CADEAU

Nous sommes heureux de vous offrir les
premières page du nouveau roman de Clarisse Sabard,
Le souffle des rêves.



Retrouvez le roman
en librairie le 15 mars 2022.



CLARISSE SABARD

LE SOUFFLE DES RÊVES

ROMAN




CHARLESTON

LE SOUFFLE
DES RÊVES

De la même autrice, aux éditions Charleston

À la lumière de nos jours, 2021

Et nous danserons sous les flocons, 2021

La Femme au manteau violet, 2020

La vie a plus d'imagination que nous, 2020

Ceux qui voulaient voir la mer, 2019

La vie est belle et drôle à la fois, 2019

Le Jardin de l'oubli, 2019

La Plage de la mariée, 2018

Les Lettres de Rose, 2017

Clarisse Sabard est née en 1984 dans une petite ville située en plein coeur du Berry. Après un bac littéraire, elle s'oriente vers le commerce. Lorsqu'un AVC la rattrape, elle décide de réaliser enfin son rêve : écrire. Passionnée de littérature et de voyages, elle vit aujourd'hui à Angers et se consacre à l'écriture. Son premier roman, *Les Lettres de Rose*, a reçu le Prix du Livre Romantique en 2016. Suivie par un lectorat fidèle, elle a depuis publié neuf autres romans qui ont conquis près de 500 000 lecteurs aux éditions Charleston.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

Design couverture : © Studio Piaude

Images : © Anna Buczek / Trevillion Images

Maquette : Patrick Leleux PAO

© 2022 Éditions Charleston (ISBN : 978-2-36812-783-4) édition numérique de l'édition imprimée © 2022 Éditions Charleston (ISBN : 978-2-36812-802-2).

Rendez-vous en fin d'ouvrage pour en savoir plus sur les éditions Charleston



Clarisse Sabard

LE SOUFFLE
DES RÊVES

Roman



*À la mémoire de Lucinda Riley, qui a été et restera
un formidable exemple dans ma vie de romancière.*

*« Si vous rêvez de quelque chose,
c'est que vous êtes capable de l'accomplir. »*

Once Upon a Time, saison 1

« Ici aujourd'hui, puis s'en aller demain. »

Proverbe irlandais

PROLOGUE

Massachusetts, mai 1957

A HAUTEUR DE FRAMINGHAM, Caitlin laissa la toute nouvelle Interstate 95 pour s'engager dans le centre-ville. L'aube orangée se levait à peine sur Manhattan lorsqu'elle avait quitté New York, un peu plus de trois heures plus tôt, le ventre vide et le cœur en miettes, pressée de laisser tout cela derrière elle. À présent, le besoin de caféine se faisait ressentir de façon insistante. Autant faire une halte avant de poursuivre.

D'après ce qu'elle pouvait en juger, Framingham était une ville des plus banales, mais c'était aussi la dernière étape avant Rockport, bourgade encore plus petite et moins peuplée. La jeune femme n'avait jamais compris le choix de ses parents d'aller s'enterrer là-bas. Pourtant, c'était exactement ce qu'elle allait faire à son tour. Cette simple idée la déprimait.

— C'est la seule solution, marmonna-t-elle entre ses dents.

En débouchant sur Main Street, Caitlin ralentit et observa les différents bâtiments, à la recherche d'un endroit dans lequel elle pourrait s'arrêter. *Ken's Diner*. Cela ferait l'affaire. Elle coupa le moteur face au petit restaurant, puis, s'observant dans le rétroviseur, elle ajusta son foulard en soie sur ses cheveux blonds. *Regarde-toi, une véritable héroïne hitchcockienne...*

Et voilà les souvenirs douloureux qui revenaient au grand galop, maintenant ! Elle prit une lente inspiration afin de les refouler. Ce n'était pas le moment de craquer. Tout ce qu'elle avait à faire, c'était de sortir de cette fichue voiture et de se comporter comme une personne normale. Elle ouvrit la portière, non sans d'abord s'être saisie de ses lunettes de soleil. Pas question d'être reconnue et de subir les regards à la fois intrigués et réprobateurs.

Un carillon tintinnabula lorsqu'elle poussa la porte du *diner* quelques secondes plus tard. Caitlin constata avec soulagement que l'endroit était quasi vide, à cette heure de la matinée. Au sol, le linoléum noir et blanc brillait de propreté et l'air embaumait le bacon grillé. Une serveuse entre deux âges, occupée à passer un torchon sur une table, se redressa en entendant Caitlin s'avancer. Les cheveux teints en noir à l'aide d'un produit bon marché, un corps robuste et les yeux habitués à jauger rapidement le client, elle détailla la jeune femme avec ostentation. Caitlin se félicita d'avoir opté pour une tenue simple et confortable. Le t-shirt à rayures roses et jaunes et le corsaire foncé qu'elle portait sur une paire de ballerines valaient mieux qu'une robe tape-à-l'œil, quand on voulait avoir la paix.

Une fois son examen terminé, la serveuse, prénommée Janet d'après son badge, ouvrit la bouche :

— Vous désirez ? s'enquit-elle d'une voix rocailleuse de fumeuse. Je peux encore vous servir un petit déjeuner, si vous voulez.

Caitlin lui fit signe que non.

— Je prendrai juste du café, merci. Et une part de tarte aux myrtilles, ajouta-t-elle en désignant la vitrine remplie des gâteaux du jour.

— Comme vous voudrez.

Ce que je veux, personne ne peut me le rendre.

Non, non et non ! Elle devait cesser de s'apitoyer sur elle-même ! Les heures à venir seraient bien assez pénibles pour qu'elle s'écroule maintenant. S'efforçant de se ressaisir, Caitlin avisa une banquette bleue en simili-cuir. Elle s'y installa pendant que Janet remplissait une cafetière. À une table voisine, un homme en costume terminait ses œufs brouillés au lard, sa serviette nouée en bavoir sous le menton. Au-dessus de lui, un néon à l'effigie d'une bouteille de Coca-Cola clignotait, reflétant par intermittence sa lumière rouge sur le crâne chauve du client. Les gens d'ici étaient... simples. Si peu exigeants.

La serveuse réunit la commande de la jeune femme sur un plateau et monta le son de la radio. Caitlin reconnut *That'll Be the Day*, des Crickets.

— J'adore cette chanson, pas vous ? tenta de bavarder Janet en posant le tout sur sa table. Paraît que Buddy Holly l'a écrite après avoir vu *La Prisonnière du désert*.

Caitlin répondit par un vague hochement de tête et fit semblant de s'absorber dans la contemplation de la rue peu animée. Vexée, la serveuse repartit vaquer à ses occupations, fredonnant les paroles en chœur avec le chanteur :

— *'Cause that'll be the day when I die...*

« Ce n'est pas demain la veille que je vais mourir... »

Caitlin avala péniblement une gorgée de café. L'ironie de la situation ne lui échappait pas ; mourir, c'était précisément ce qu'elle aurait voulu, quelques jours plus tôt. Quelque chose l'avait pourtant empêchée de passer à l'acte, sans qu'elle ne parvienne à définir ce que c'était. La honte qui ne manquerait pas de s'abattre sur sa mère ? La satisfaction de Paul de se savoir débarrassé d'elle ? La lâcheté ?

— Tout va bien ? Vous n'avez pas touché à votre tarte.

Caitlin sursauta. Elle n'avait pas vu Janet revenir à la charge.

— Oui, très bien, lui affirma-t-elle d'une voix atone. J'aimerais passer un coup de téléphone.

La serveuse lui montra le combiné fixé au mur, un peu en retrait de la salle.

— C'est pour appeler où ?

— À Los Angeles. Mais ne vous inquiétez pas, je vais vous régler la communication.

— J'espère bien, grimaça Janet. Les appels longue distance, c'est cher.

Avant de s'attirer davantage de questions, Caitlin se leva et se dirigea vers le téléphone, puis elle composa le numéro de Charlie. Ce dernier risquait de râler, et à raison, puisqu'il devait être tout juste six heures du matin, en Californie. Néanmoins, elle avait besoin d'entendre sa voix rassurante.

— Allô ? fit-il d'une voix pâteuse en décrochant.

— Charlie, c'est moi, souffla-t-elle.

Caitlin devina le froissement du drap qu'il était en train de repousser.

— Caitlin, protesta-t-il doucement, sans doute pour ne pas réveiller la jeune femme qui devait se trouver dans son lit. Peux-tu m'expliquer pourquoi tu me téléphones

à cette heure si matinale ? Si c'est pour parler de ta carrière...

— Oh, je t'en prie ! Tu sais aussi bien que moi que ma carrière est finie.

Elle s'en voulut aussitôt de ce mouvement d'humeur. Au fond, Charlie n'était pas un mauvais bougre, il passait son temps à ménager ses clients.

À cinquante-trois ans, Charlie Feldman était l'agent des stars les plus en vue de Hollywood, dont Caitlin avait fait partie jusque très récemment. Jusqu'à ce que tout vole en éclats, à cause de Paul. Elle secoua la tête pour chasser ces pensées parasites.

À l'autre bout du fil, Charlie se radoucit :

— Tu ne devrais pas dire ça, Caitlin. Refais-toi une santé, ensuite nous pourrons nous parler. Où es-tu, au fait ?

— Dans le Massachusetts, à une heure de route de chez ma mère.

— C'est bien. Profite de la baie pour faire de longues balades et manger de la soupe de palourdes. Tu pourrais aller au cinéma, aussi.

Caitlin émit un rire creux.

— Il n'y a pas de cinéma digne de ce nom à Rockport, Charlie. Juste une salle installée dans une vieille bicoque en bois qui pourrait prendre feu à tout moment. Ça fait rêver, hein ?

— Fais-toi dorloter. Tu es exténuée.

Sur ce point, elle ne chercha pas à le détromper.

— Je me sens à bout, si tu veux tout savoir...

— Je sais, mais ça va aller, affirma-t-il avec une intonation paternaliste. Est-ce que tu as vu Paul ?

— Hier soir. Selon lui, c'était la meilleure chose à faire.

La jeune femme ferma les yeux sur les images qui déferlaient depuis dix jours dans son cerveau.

— Il a raison. Quitter Los Angeles te sera bénéfique.

— Non, il parlait de... l'autre chose, murmura-t-elle en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule afin de s'assurer que la serveuse n'écoutait pas sa conversation. Il m'a dit que c'était mieux ainsi. Ça aurait été impossible, autrement.

— Ce grand connard est quand même sensé, parfois.

Charlie avait prononcé cela avec un tel mépris que Caitlin sentit une certaine colère monter en elle.

— Tu ne l'as pas toujours considéré comme tel, lui rappela-t-elle. Dois-je te rafraîchir la mémoire ?

Après tout, c'était Charlie qui l'avait poussée dans les bras de Paul, un an plus tôt, lors d'une fête au *Flamingo*, à Las Vegas.

— Que veux-tu, ma chère... Il avait jeté son dévolu sur toi, et ces enfoirés de mafieux ne nous laissent pas toujours le choix. En tout cas, promets-moi de prendre soin de toi. Et recontacte-moi d'ici quelques mois, le temps de te faire oublier un peu.

L'oubli. C'était précisément ce qu'elle redoutait le plus au monde. La jeune femme raccrocha encore plus démoralisée qu'avant. Puis, réalisant qu'elle ne pouvait pas rester indéfiniment dans un *diner* perdu, à fixer le vide, elle se dirigea vers le comptoir pour régler ce qu'elle devait.

— Et votre part de tarte, alors ? s'offusqua Janet. Il faut la manger, enfin ! Déjà que vous n'êtes pas très épaisse...

Caitlin coupa court à ses protestations :

— Je vais l'emporter et la manger en route, d'accord ? Je dois aller chez ma mère, maintenant.

Janet écarquilla les yeux.

— En Californie ?

— Oh, non. Elle vit à Rockport, ce n'est pas loin d'ici.

Son interlocutrice acquiesça d'un mouvement de tête enthousiaste.

— Eh bien, elle a rudement de la chance, votre maman, d'avoir une jolie fille si pressée de la retrouver. Je parie qu'elle sera contente de vous revoir.

Se saisissant du sachet que Janet lui tendait, Caitlin bredouilla un au revoir quasi inaudible et sortit.

Non, je ne pense pas qu'elle sera contente. Pas après cet acte impardonnable.

Une heure plus tard, sans avoir vu défiler la route, elle se retrouva devant la petite maison en bois entourée de cèdres blancs. Les fenêtres à guillotine étaient ouvertes, afin de laisser passer la brise maritime qui remontait depuis le port, situé en contrebas. Caitlin écrasa nerveusement la cigarette qu'elle venait de fumer et remonta l'allée jusqu'au porche. La voiture de son père n'était pas là. Sans plus réfléchir, elle sonna. La porte s'ouvrit sur sa mère, toujours très belle dans sa cinquantaine. Une silhouette élancée, des bras ronds, de beaux cheveux encore foncés dans lesquels le soleil jetait des reflets cuivrés, une robe jaune à motif floral et des yeux verts qui la scrutaient avec stupéfaction.

— Caitlin ? C'est bien toi ?

Caitlin s'était juré de ne pas craquer. Pourtant, à la dernière minute, sa volonté lui fit défaut. Elle adressa un sourire instable et vacillant à sa mère, tandis que les larmes lui montaient aux yeux.

— Maman, j'ai fait quelque chose d'horrible, parvint-elle à articuler avant de s'effondrer sur le seuil.

Abigail, 1987

LES NUITS À MANHATTAN étaient tout le temps bruyantes. Circulation, chantiers permanents, rues animées, c'était une véritable avalanche de décibels à laquelle on finissait par s'accoutumer – pour peu qu'on y vive depuis des années. Le bruit était indissociable de la Grosse Pomme, ce n'était pas pour rien que l'on surnommait New York « la ville qui ne dort jamais ». Selon la légende, même les écureuils de Central Park devaient gazouiller plus fort pour se faire entendre. De Central Park, je n'étais d'ailleurs pas loin puisque mon mari et moi vivions à quelques mètres du tristement célèbre Dakota Building, devant lequel John Lennon avait été assassiné, sept ans plus tôt. Notre immeuble comptait parmi les plus beaux en matière d'architecture, avec ses fenêtres en saillie qui m'évoquaient des sortes de tourelles. Depuis notre appartement, situé au sixième

étage, nous avions une belle vue sur le parc, redevenu depuis peu un lieu verdoyant et accueillant.

Pourtant, en dépit de tout l'amour que je portais à cette ville, ce soir-là j'aurais largement préféré me trouver dans la tranquillité du Massachusetts. Une fois encore, malgré le double vitrage, je venais d'être réveillée par les sirènes des voitures de police qui filaient à toute allure en contrebas. Les yeux plissés, j'aperçus un rai de lumière en provenance du bureau de Michael. Sans doute avait-il encore rapporté un dossier épineux sur lequel il avait l'intention de plancher durant une bonne partie de la nuit.

Mon mari officiait chez Richards & Associates, un cabinet d'avocats très prestigieux. Son ambition étant de se faire un nom, il ne comptait pas ses heures et se démenait afin de prouver qu'il méritait sa place dans cet endroit qui ne défendait que des gens fortunés ou célèbres. En l'entendant murmurer au téléphone, je compris que je ne parviendrais pas à me rendormir. Repoussant la couette, je me levai pour le rejoindre.

— Je trouve aussi, oui, pouffa-t-il au moment où j'arrivai près du bureau. La tête qu'il a fait valait son pesant d'or...

Michael sursauta en remarquant ma présence dans l'embrasure de la porte. Il s'interrompit un instant, avant de bredouiller à l'adresse de son interlocuteur :

— Je te laisse, on se parle demain, bye. Bonsoir, Abby, ajouta-t-il en levant à nouveau les yeux sur moi.

D'un mouvement du menton, je désignai le téléphone.

— Le travail ?

— Mmmh... Mais j'allais me coucher, je suis fatigué. Il est plus de minuit.

Il s'avança vers moi et, avant que j'aie le temps de réagir, ses lèvres se posèrent sur les miennes, dans une

tentative évidente de m'amadouer. Je me libérai aussi vite de son étreinte.

— C'était Isabella, devinai-je.

Son regard fuyant constitua un aveu flagrant. J'avais tapé dans le mille.

— Oui, c'était Isabella, acquiesça-t-il, une pointe d'humeur dans la voix. Et alors ?

Irritée, je laissai échapper un soupir. De simple collègue arrivée au cabinet un an plus tôt, Isabella Clark était devenue très proche de Michael en l'espace de quelques semaines. Si je n'étais pas d'une nature jalouse, je la soupçonnais toutefois d'attendre de mon mari bien plus qu'une amitié. Certains signes ne trompaient pas, comme les œillades admiratives ou encore une main s'attardant un poil trop longtemps sur le poignet de Michael à l'évocation d'une anecdote. Mais comme je n'aimais pas le conflit, je me retenais généralement de faire un esclandre.

Refoulant un nouveau soupir, je jetai un regard à Michael, qui était en train de dénouer sa cravate.

— Pourquoi t'appeler si tard ? Elle n'était pas au restaurant ?

Tous les membres du cabinet s'étaient en effet réunis pour fêter la réussite de l'un de leurs collaborateurs dans une sombre et vaste affaire mêlant la politique aux mœurs. En tant qu'épouse de Michael, j'avais également été conviée, mais ce genre de dîners où chacun se flatte l'ego m'ennuyait au plus haut point.

— Bien sûr que si, elle était avec nous, s'agaça Michael. Elle m'a appelé parce qu'elle avait oublié de me dire quelque chose à propos d'un dossier en cours. On peut clore le sujet, maintenant ? Qu'est-ce que tu as fait de ta soirée ?

Sans attendre ma réponse, il quitta le bureau pour se diriger vers notre chambre. Résignée, j'éteignis la lumière et le suivis.

— J'ai regardé *Deux Flics à Miami*.

Une expression de surprise traversa son regard noisette.

— Tommy est venu ?

— Non, il avait une performance ce soir. Par contre, il m'a demandé de lui raconter comment était Don Johnson. Il en pince pour lui.

Parler de Tommy me redonna le sourire. Mon mari, lui, émit un reniflement largement moins enthousiaste.

— OK, Abby, fit-il en se débarrassant de sa chemise. Tu sais, je pense que nous devrions sortir, toi et moi, un de ces soirs. On pourrait réserver une table chez Delmonico et aller au cinéma.

Une lueur d'espoir s'alluma en moi. Cela faisait si longtemps qu'il ne m'avait pas proposé une soirée romantique, avec en prime un dîner dans notre restaurant de prédilection, l'un des plus anciens de Manhattan !

— Ce serait vraiment super, chéri, acquiesçai-je, radoucie. Les films à l'affiche en ce moment ont l'air plutôt pas mal.

Il opina du chef.

— Oui... Isabella a vu *Predator*, il paraît que ça vaut le coup.

La lueur d'espoir fut aussitôt soufflée, laissant place à une amère déception. Les hommes et leur délicatesse !

— Si c'est Isabella qui le dit..., marmonnai-je.

— Tu n'es pas obligée de te montrer si mesquine.

Il passa ensuite dans la salle de bains pour se doucher. Je m'assis sur le lit et allumai la radio. Whitney Houston chantait son dynamique *I Wanna Dance with Somebody*, mais cela ne réussit pas à me distraire. Je ruminais en songeant que, à peine quelques semaines plus tôt,

j'aurais rejoint mon mari sous la douche pour passer un délicieux moment. À tout juste trente et un ans, Michael était un bel homme, c'était incontestable. Grand, les muscles entretenus par ses trois runnings hebdomadaires, les cheveux blond foncé et le teint respirant la santé. J'avais parfois l'impression d'avoir épousé le prince charmant en personne. Pourtant, quand je le regardais, je n'arrivais plus à ressentir cette étincelle qui nous liait autrefois. Tout était devenu si convenu entre nous ! À l'évidence, nos vaines tentatives d'avoir un bébé pour sceller notre mariage annihilaient complètement mon désir. Je n'avais que vingt-sept ans et la triste impression d'être devenue une vieille femme frigide... Qu'est-ce qui pouvait bien clocher, chez moi ?

Cette question tournait en boucle dans ma tête depuis notre séjour à Coconut Grove, deux mois plus tôt. La végétation luxuriante et l'ambiance bohème des rues imprégnées de l'air marin nous avaient donné le fol espoir que ce cadre serait plus favorable à une grossesse. Malheureusement, cette petite parenthèse en Floride n'avait pas suffi. Mes règles étaient à nouveau apparues peu après notre retour. À partir de là, Michael s'était mis à me fuir, comme si j'étais responsable de cet échec. Il se plongeait à corps perdu dans le travail, et c'était dur de voir qu'il préférerait se réfugier au bureau alors que la pression montait encore d'un cran pour moi. Les médecins, eux, prétendaient que ce n'était qu'une question de semaines. La perte de ma grand-mère, au mois de novembre précédent, avait été un terrible choc qui n'aidait probablement pas.

— Le temps fera son œuvre, faites-vous confiance, m'avait recommandé le dernier spécialiste consulté.

Je m'étais bien gardée de répondre que ma confiance s'était érodée depuis belle lurette, avec un mari et des

beaux-parents obsédés par cette descendance que je n'arrivais pas à leur donner.

Une serviette nouée autour de la taille, Michael sortit de la salle de bains. Je coupai aussitôt la radio.

— Larry est venu au dîner, me lança-t-il sur le ton de la discussion.

L'information ne me surprit guère.

— Logique, puisque le journal a couvert le procès. Le compte rendu détaillé est prévu pour demain.

Larry Holbert était mon rédacteur en chef. C'était également lui qui, quatre ans plus tôt, nous avait présentés, Michael et moi, lors d'une soirée caritative. Son charisme était indéniable, et il ne m'avait pas fallu plus de deux minutes pour être totalement happée par son sourire éclatant. Je lui avais accordé une danse, durant laquelle il avait passé son temps à me faire rire en se moquant des vieilles dames apprêtées comme pour un bal des débutantes. Cette époque était si loin derrière nous !

Michael enfila un short de pyjama et ouvrit son côté du lit.

— Il paraît que tu as du mal à trouver ta place, avec cette nouvelle rubrique. C'est vrai ?

Je haussai un sourcil. Depuis quand Larry avait-il à se plaindre de mon travail ?

— Larry n'a aucune raison de s'en faire, me défendis-je. Je rends toujours mes papiers à temps. Et au cas où il aurait la mémoire courte, c'est lui qui m'a rétrogradée.

— Je le sais bien, ma puce... (il se cala sur le lit de façon à me faire face). Seulement, je me disais... Au fond, as-tu vraiment besoin de ce job, s'il ne t'épanouit plus ? Mes revenus suffisent amplement à nous faire vivre.

— On en a déjà parlé, chéri. Je sais que ta mère est convaincue que ma carrière est un frein à toute grossesse, mais elle se trompe.

Au départ, Michael ne s'était pas tellement formalisé de mon incapacité à tomber enceinte. Lui aussi pensait qu'avec le temps, ça viendrait. Jusqu'à ce que ma belle-mère s'en mêle. Clare était bloquée dans une époque aux principes frelatés. De fait, elle était intimement persuadée que tout ce qui pouvait contribuer à l'émancipation des femmes entravait leur rôle de mère. Le pire, c'est qu'elle n'était pas la seule à penser cela ; bon nombre de mes copines d'université avaient abandonné toute ambition professionnelle une fois mariées. Pourquoi choisir entre une carrière et la vie de famille ? Ce n'était pas ainsi que ma grand-mère m'avait élevée. Au contraire, Granny, une Irlandaise pure souche, était la plus combative des femmes. Elle avait su m'inculquer ses valeurs, et notamment celle-ci : notre réussite ne dépendait que de nous-même, et non d'un accord masculin.

— Tu devrais y réfléchir, Abby, reprit Michael. Le travail engendre du stress. C'est peut-être ce stress qui t'empêche de tomber enceinte. Et puis...

Il se tut, l'air hésitant.

— Et puis quoi ? Va au bout, je t'en prie.

— Mes parents s'inquiètent à propos de Tommy. La relation que tu as avec lui... ça les effraie.

— Je ne vois pas ce que Tommy vient faire là-dedans.

— Mets-toi à leur place. Ce qu'il est, c'est dur à admettre, pour eux.

Mes coincés de beaux-parents commençaient franchement à me taper sur les nerfs. Notre rencontre n'avait beau remonter qu'à cinq mois, on ne touchait pas à Tommy !

Je fermai brièvement les yeux, me remémorant ce soir de fin janvier, où je m'étais mêlée au public du *Pyramid Club* sous couvert d'écrire un article sur les artistes transformistes. Grimé en Donna Summer, Tommy était alors apparu sur l'intro entêtante de *I Feel Love*. Sa danse, à la fois gracieuse et fiévreuse, avait littéralement électrisé l'atmosphère. De façon tout à fait inattendue, je m'étais retrouvée subjuguée, en proie à une émotion si vive que j'avais eu envie de lui parler sur-le-champ. Après le spectacle, je m'étais donc mise en quête de ce fameux Tommy. Sauf que personne ne savait où il était. Je l'avais finalement trouvé au bout de quelques minutes, dans une ruelle adjacente au club. Avachi contre un mur, il était plutôt mal en point : ses cheveux bruns étaient complètement en pagaille, un filet de sang coulait de son nez et il avait la joue tuméfiée. Et pourtant, comme il était beau, avec ses yeux bruns lumineux, sa mâchoire virile et son teint mat si caractéristique des Italo-Américains !

Je l'avais aidé à se relever et il m'avait expliqué que trois types lui étaient tombés dessus au moment où il était sorti fumer une cigarette. Par miracle, ils avaient été attirés par un groupe de filles avant de pouvoir l'amochoer davantage. Tommy avait refusé que je le conduise à l'hôpital, mais il m'avait laissé le raccompagner chez lui. Conscients tous les deux qu'aucun taxi n'accepterait de prendre un type en sang et à moitié maquillé, nous avons déambulé tant bien que mal à travers les petites rues glacées de l'East Village.

Notre complicité est née à ce moment-là. Un bras passé autour de sa taille pour le soutenir, je l'ai écouté me raconter que ce genre d'agression était monnaie courante, à la sortie des clubs gay. On tenait les homosexuels pour responsables de la propagation du sida, si

bien que les choses pouvaient rapidement dégénérer. La désinformation et l'ignorance prédominaient, le président Reagan lui-même refusait d'évoquer le sujet. Mais Tommy se fichait de la politique, il dansait parce que ça lui permettait de se sentir libre d'être qui il voulait. Le reste n'avait aucune importance.

Sa personnalité solaire et flamboyante m'a immédiatement conquise, je suis rentrée de cette soirée bouleversée. Je ne pouvais plus me contenter de donner un simple avis sur le spectacle. C'est ainsi que j'ai relaté ce que subissait au quotidien la communauté homosexuelle dans une ville marquée par l'épidémie. En guise de conclusion, j'appelai Reagan à agir et briser le tabou. J'étais confiante. Cependant, mon enthousiasme a vite été douché puisque mon papier n'est jamais paru. Après l'avoir lu, Larry m'a hurlé dessus.

— Est-ce que tu as perdu la tête, Abby ?! Rogers va me tuer si je publie ça !

Warren Rogers notre grand patron, était un puissant magnat de la presse américaine et un intime de Reagan. Le credo était clair : interdiction d'attaquer le président. C'était humiliant, je me sentais bridée comme une débutante.

Moins d'une heure après ce savon, mon chef de rubrique est venu m'annoncer que j'étais désormais cantonnée à la critique des nouveaux disques, « en attendant ». Au lieu de me soutenir comme je l'espérais, Michael a enfoncé le clou ; de son point de vue, ce n'était peut-être pas plus mal que je ne couvre plus les spectacles. Mon mode de vie n'en serait que plus sain, et donc forcément plus propice à notre projet de bébé.

Voyant que mon mari guettait une réaction de ma part, je rétorquai :

— Tes parents ignorent tout de Tommy.

— Peut-être, ma puce, dit-il en passant un bras autour de mes épaules, mais moi aussi, j'ai peur pour toi. Tu sais ce qui pourrait arriver si...

Je levai la main pour l'interrompre.

— Arrête, Michael. Tu te fais du souci pour rien.

Mon mari ne pouvait pas le comprendre, mais dans notre entourage en partie composé de personnes guindées, Tommy était le seul à me faire ressentir des joies simples. Nous pouvions flâner durant des heures chez Tower Records à la recherche de nouveaux disques de Prince et Madonna, ou nous perdre de longues minutes dans la contemplation de *Tôt un dimanche matin*, le tableau d'Edward Hopper exposé au musée Whitney. Nous aimions déambuler dans les allées fraîchement rénovées de Riverside Park et nous gaver de pop-corn devant les VHS de films récents, dont nous connaissions les répliques par cœur. Puisque nous avions grandi comme deux éclopés, moi sans parents, lui sans amour, notre attachement avait été rapide et très fort. Cette complicité me faisait du bien. Alors, non, je n'avais pas envie de penser qu'un jour cela pourrait partir en miettes.

Michael secoua tristement la tête.

— Regarde-toi, Abby, tu n'es plus la même depuis votre rencontre. Tu ne t'investis plus autant qu'avant...

Sa façon de désigner mon ventre sans terminer sa phrase acheva de m'excéder.

— Tu es de mauvaise foi, Michael Reynolds ! m'exclamai-je en croisant les bras sur ma poitrine. C'est indigne de toi, d'accuser Tommy d'être à l'origine de nos problèmes ! Si seulement tes parents et toi cessiez d'avoir les yeux rivés sur mon utérus, nous n'en serions pas là !

Ma colère parut l'ébranler.

— Je ne sais pas ce que tu fabriques, murmura-t-il. Je ne sais plus ce que tu attends.

Ma lèvre inférieure trembla tandis que mes yeux s'emplissaient de larmes.

— J'essaie d'arranger les choses à mon rythme, c'est tout. Tu crois que c'est drôle, pour moi, de te voir rentrer tard parce que tu n'as plus envie de me croiser ?

— Bon sang, Abby ! jura-t-il en se relevant du lit. Tu disjonctes complètement !

Je déglutis avec difficulté. Comment cette soirée avait-elle bien pu dégénérer en cette horrible dispute ? Je m'efforçai de répondre avec calme :

— Ah oui, tu trouves ? J'ai pourtant l'impression d'être très lucide.

Mais il ne m'écoutait plus, alors je le laissai poursuivre :

— Tout ce qu'on a construit ensemble part à vau-l'eau, et toi... Je ne sais pas, ressaisis-toi ! J'en ai marre de devoir justifier tes absences aux soirées qui sont importantes pour ma carrière, marre que tu te complaises dans cette situation pitoyable !

Attristée par ses mots, je le considérai un instant, sans rien dire. Michael était le Yankee par excellence ; toute sa vie avait été formatée pour suivre une trajectoire que rien ne devait faire dévier. L'imprévu n'avait aucune place dans son existence, à moins de consister en un dîner surprise aux chandelles. Ma manière de réagir aux événements, ces derniers mois, et mon incapacité à lui donner un enfant ne pouvaient que déstabiliser son esprit pragmatique. Préférant mettre fin à notre querelle, je lui fis remarquer l'heure tardive.

— Nous ferions mieux d'avoir cette conversation à tête reposée.

— C'est ça, défile-toi, répliqua-t-il en s'emparant de son oreiller. Je vais dormir sur le canapé.

— Michael...

Seul le claquement de la porte me répondit.

2

LA LUMIÈRE DU PETIT JOUR se déversait dans la chambre lorsque j'ouvris les yeux. L'esprit encore un peu embrumé, j'assenai une claque au réveil qui osait déjà sonner six heures trente, puis me traînai péniblement jusqu'à la salle de bains. Le jet de la douche se chargea de me dérouiller le cerveau, et ma dispute avec Michael me revint de plein fouet. *Oh, Michael...* Ses reproches avaient été terribles. Depuis combien de temps les gardait-il au fond de lui, pour me les avoir jetés ainsi à la figure juste parce que... À vrai dire, j'étais incapable de déterminer ce qui avait pu déclencher un tel ressentiment de sa part.

— Nous allons devoir parler à cœur ouvert, pensai-je à voix haute tout en me séchant.

Et pour cela, je pouvais peut-être commencer par lui concocter son petit déjeuner préféré : des œufs au bacon et du jus d'orange bien frais. Il était incapable d'y résister. Réconfortée par cette idée, je me pressai vers le salon.

— Michael ? Tu es réveillé, chéri ?

Aucune réponse. Bien, s'il était toujours endormi, ce serait encore plus facile de le surprendre. Ma bonne humeur fondit cependant comme neige au soleil quand je découvris la pièce vide.

— Oh, m'exclamai-je, déconfitte, en fixant la couverture repliée sur le canapé.

Michael n'avait même pas attendu que je me lève pour partir. J'aurais pourtant donné n'importe quoi pour qu'il m'accueille avec une tasse de café et un grand sourire. Pour qu'il m'ouvre grand ses bras en me disant que tout était oublié, que les paroles en trop étaient à mettre sur le compte de la fatigue et que nous allions nous en sortir. Son départ pour le travail à une heure si matinale démontrait au contraire à quel point il était encore fâché... et moi bien naïve de croire aux miracles.

Quelques minutes plus tard, les pensées sombres et le regard perdu dans mon café, j'écoutais les informations d'une oreille distraite quand un titre attira mon attention : un reporter dépêché en Irlande du Nord s'apprêtait à faire le point sur la situation, moins d'un mois après un regain de violence. Par réflexe, je montai le volume de la télévision. La veuve d'un civil tué lors d'un attentat contre un commissariat témoignait, le visage flouté par peur des représailles.

« J'ignore ce que nos gouvernements attendent pour agir, expliquait-elle d'une voix lasse. Je ne demande pas une réunification des deux Irlande, mais au moins une paix durable entre nos pays. Pour le bien de tous et de nos enfants. »

Réellement peinée par la détresse de cette femme, je ravalai la boule qui venait de se former dans ma gorge. Ce qui concernait l'Irlande me touchait, d'une façon ou d'une autre. Mon enfance avait été bercée par les

légendes inlassablement racontées par ma grand-mère ; le guerrier Finn, la reine Maeve et la femme pirate Grace O'Malley n'avaient aucun secret pour moi. Adolescente, j'avais toujours privilégié la compagnie des livres à celle de mes camarades, dévorant avec avidité tout ce que je trouvais sur l'histoire de cette île. Bien sûr, je savais qu'il n'y avait rien d'exceptionnel à avoir un peu de sang irlandais dans les veines. Il n'empêche que je faisais partie de cette catégorie de gens fascinés par cette idée. Et savoir que le pays se déchirait me brisait le cœur.

Le reportage terminé, je coupai la télé, puis jetai les toasts auxquels j'avais à peine touché. Mon estomac était trop contracté pour que je puisse avaler quoi que ce soit. Il n'y avait rien à faire, j'avais besoin d'entendre Michael. N'y tenant plus, je décrochai le téléphone mural. À cette heure-ci, il était peu vraisemblable que la secrétaire du cabinet d'avocats soit déjà arrivée, mais peut-être que mon mari me répondrait. Je laissai passer une dizaine de tonalités, avant de raccrocher. En croisant mon regard dans le miroir, je pris conscience de ma pâleur et des cernes sous mes yeux verts. J'avais vraiment une tête à faire peur, ce matin !

Ça ne va pas du tout, ma fille. Michael a raison, tu dois te ressaisir.

En me dirigeant vers ma chambre, je songeai au bijou que m'avait laissé Granny lorsqu'elle avait quitté les États-Unis, cinq ans plus tôt. Son départ pour l'Irlande m'avait laissé comme un vide au fond du cœur et, jusqu'à sa mort, une infime partie de moi n'avait pu s'empêcher d'espérer qu'elle reviendrait finalement à Rockport. Mais, en dépit de deux ou trois visites pour venir me voir, elle avait choisi de rester sur son île, là où tout avait commencé pour elle... et là où tout s'était terminé, après la crise cardiaque qui l'avait emportée durant son sommeil.

J'ouvris ma commode pour en sortir le délicat papier de soie dans lequel le bijou était soigneusement emballé. Il s'agissait d'une bague représentant le symbole de Claddagh, deux mains qui étreignaient un cœur couronné. Les touristes raffolaient de cet anneau, qu'ils pouvaient dénicher dans n'importe quelle boutique de souvenirs. Toutefois, le mien était bien plus précieux : ma grand-mère le tenait de sa mère, qui elle-même l'avait hérité de la génération précédente. Rien à voir avec les breloques pour vacanciers. C'était tout ce qu'il subsistait de notre passé familial, et Granny avait tenu à me l'offrir. « Chaque fois que j'ai été tentée de baisser les bras, il m'a suffi de regarder cette bague pour me rappeler qui j'étais. Le moment venu, elle te guidera », m'avait-elle confié, non sans émotion. Je l'avais remerciée, avant de reléguer l'anneau dans un tiroir par peur de le perdre ou de l'abîmer.

— Et si c'était le moment, justement ? murmurai-je tout en le passant autour de mon doigt.

Pourtant, j'eus beau scruter la bague qui ornait à présent mon annulaire droit, aucune solution ne m'apparut. En même temps, il ne s'agissait que d'un bijou, alors à quoi pouvais-je m'attendre ? À des pouvoirs magiques ? À un soudain *bing* ! dans ma tête qui m'enverrait tout droit en Irlande ? L'Irlande. Cobh et ses falaises battues par les éléments déchaînés, en plein hiver... Non, il n'était pas question de partir sur un coup de tête, c'était stupide.

Stupide, mais sans doute mieux que de rester là, désespérée au point de croire qu'un bijou t'apportera des réponses.

Mon ventre se noua au fur et à mesure que j'essayais de me raisonner. Cela faisait des mois que je rongais mon frein. J'avais presque l'impression d'avoir été précipitée dans une spirale, dans laquelle j'étais en train

de perdre ma trace. Tout ce que je faisais me paraissait être une erreur. Enfin, il y avait Tommy, maintenant... Mais même sur ce point, je commençais à m'interroger ; notre relation n'était-elle pas qu'une façade pour ne pas affronter la réalité ? Michael avait réussi à semer le doute en moi avec ses reproches ! Cela ne pouvait pas continuer de la sorte.

Mes yeux se reportèrent sur l'anneau. Un séjour à Cobh... Et pourquoi pas, après tout ? Sur une impulsion, je sortis une valise de la penderie et y fourrai des vêtements en vrac. De l'autre main, j'attrapai le téléphone sans fil pour tenter une nouvelle fois de joindre Michael. La sonnerie se prolongea encore dans le vide, ce qui acheva de me convaincre. Un voyage de quelques jours ne me ferait pas de mal. Le téléphone toujours entre les mains, je rassemblai mon courage et prévins Larry que je n'irai pas travailler.

— Je dois couvrir un mauvais rhume, prétextai-je sans doute peu convaincante puisque la météo était plutôt clémente, ces temps-ci.

Après un blanc de quelques secondes, mon chef me souhaita néanmoins de me rétablir au plus vite.

— Tu sais, on a besoin de toi, Abby.

— Je te tiens au courant, lui promis-je, avant de couper la communication.

Par peur de me raviser, je commandai un taxi dans la foulée. La standardiste promit de m'en envoyer un vingt minutes plus tard. Vingt minutes. Voilà donc le temps qu'il me restait pour régler les détails de ce coup de folie. Je rassemblai à la hâte mon passeport ainsi qu'un nécessaire de toilette, mon Walkman et quelques cassettes. Je devais aussi prévenir Michael pour qu'il ne s'inquiète pas en rentrant. Saisissant un bloc-notes et un stylo, je griffonnai un mot à son attention, que

je laissai en évidence sur son bureau impeccablement rangé.

Michael, les choses sont compliquées en ce moment. Je ne sais plus trop où je vais, ni si la route est la bonne. Notre dispute m'a fait réaliser que je dois me retrouver pour pouvoir avancer. Je pars quelques jours en Irlande, je crois que cela me fera du bien de réfléchir au calme. Pardonne-moi, je t'appelle très vite. Abby.

Mes explications étaient très brèves, trop brèves pour ne pas me laisser quelques scrupules. Je n'avais jamais bien géré les conflits, mais pas au point de partir sans même en discuter...

— Merde, qui fait ça dans la vraie vie ? m'entendis-je penser tout haut.

Il devait exister un autre moyen de régler nos différends... Sentant que mon courage était en train de se faire la malle, je pris ma valise et descendis attendre le taxi qui, par chance, arriva en même temps que moi.

— Où est-ce qu'on va, ma petite dame ? m'interrogea le chauffeur portoricain, après avoir rangé mon bagage dans le coffre.

— À JFK, répondis-je, la voix étranglée de nervosité. Je dois prendre un avion.

— Alors, c'est parti !

La musique country diffusée par Kick FM envahit aussitôt l'habitacle. Tout à sa joie de vivre, le chauffeur se mit à chanter. Je lui en voulais d'être d'aussi bonne humeur alors que tant d'émotions m'agitaient. Le trafic était dense, je désespérais de nous voir sortir de la Long Island Expressway, et les battements de mon cœur redoublaient tandis que je prenais toute la mesure de ce que j'étais en train de faire. N'était-ce pas une erreur

monumentale ? Une ado en fugue aurait eu bien plus d'aplomb que moi !

Le conducteur dut sentir mon trouble, car il baissa le volume de la radio.

— Des mauvaises nouvelles ? s'enquit-il.

Je restai évasive.

— Ça, je ne le sais pas encore...

Il eut le bon goût de ne pas insister et j'inspirai un grand coup. Après tout, il n'y avait pas mort d'homme. Je n'avais pas demandé le divorce, ni posé ma démission, je prenais simplement une pause de quelques jours. Et si Michael avait été joignable, j'aurais pu le lui dire de vive voix.

Un peu plus tard, lorsque la voiture franchit l'entrée de l'aéroport, je ne pus toutefois m'empêcher de penser que j'avais perdu la tête. Et quand je posai mes mains sur la valise, après avoir réglé la course, je remarquai qu'elles tremblaient. Je n'avais pas remis les pieds en Irlande depuis les obsèques de ma grand-mère. Granny m'avait pourtant fait promettre de me pencher un jour sur nos racines. La vérité, c'est que je n'en avais pas eu la force. Granny avait été une véritable mère de substitution pour moi, ce qui m'avait rendu sa perte encore plus douloureuse. Je n'avais pas le cran de remuer tout ça en foulant le sol qui l'avait vue disparaître.

C'est pourtant ce que tu t'apprêtes à faire, non ?

Bien décidée à ignorer mon Jiminy Cricket, je m'avancai vers le premier guichet libre, où j'achetai un aller simple pour Cork, l'aéroport le plus proche de Cobh. Avec deux escales, dont une à Paris, le voyage risquait d'être très long, mais cela m'importait peu. Je serais en Irlande dès le lendemain matin.

Mon coup de tête amputa mon compte en banque d'une somme exorbitante, mais le fait d'avoir mon billet

en main me procura comme un regain d'énergie. La très sage Abby Reynolds-O'Dell agissait enfin pour elle, juste pour elle ! Michael serait furieux. Tant pis. Il fallait bien que je tente quelque chose pour nous sortir de cette situation. Toutefois, il me restait encore un détail à régler avant de me rendre à la porte d'embarquement : je devais prévenir ma mère de mon arrivée. Cobh étant une petite ville, elle risquait de faire une drôle de tête si nous tombions nez à nez au détour d'une rue.

Remarquant un espace téléphonique, je tirai de mon sac le carnet où j'avais noté son numéro et insérai quelques pièces dans la fente de la cabine.

— Salut, c'est Abby, m'annonçai-je, au moment où elle décrocha.

— Abigail ? Est-ce que tout va bien ?

L'incrédulité qui perçait dans sa voix n'avait rien d'étonnant. Si ma mère m'avait mise au monde, nos relations n'étaient jamais vraiment allées plus loin. Je n'avais que quelques mois lorsqu'elle avait déboulé chez ses parents, un soir d'hiver 1960, pour leur apprendre mon existence et les supplier de s'occuper de moi. Après une descente aux enfers professionnelle, ma mère était complètement fauchée, mais elle avait l'espoir de relancer sa carrière d'actrice. Ce qui n'était pas compatible avec un bébé. Et, bien sûr, pas de père pour prendre le relais puisque, selon ses explications, il était mort avant ma naissance. Granny avait vu rouge, mais elle avait aussi bon cœur. Elle n'avait pas eu besoin de réfléchir longtemps pour parvenir à la conclusion que le bon air du Massachusetts me conviendrait mieux que le mode de vie alternatif de ma mère. Une fois repartie à Los Angeles, cette dernière m'avait d'ailleurs assez vite oubliée. Quelques cartes postales pour mon anniversaire, des visites surprises, surtout quand elle avait

besoin d'argent, et des cheesecakes Sara Lee à la cerise grignotés sur le pouce les très rares fois où elle se pointait chez nous... je n'avais pas tellement d'autres souvenirs avec elle, et ce n'était pourtant pas faute d'avoir forcé le destin. Ma mère, cet éternel coup de vent dans ma vie, avait finalement fui pour l'Irlande au moment même où je débarquais à Manhattan pour mes études, dans l'espoir de me rapprocher d'elle. Cela faisait alors quelques mois qu'elle y résidait, et il avait fallu que j'arrive pour qu'elle s'en aille. Son attitude envers moi m'était restée en travers de la gorge.

— Oui, je vais très bien, lui répondis-je. J'ai décidé de m'échapper pour quelques jours de vacances et je compte les passer à Cobh.

— C'est une très bonne idée ! se réjouit-elle. Quand arriverais-tu ?

— En fait, je suis sur le départ. Mon avion atterrit à Cork demain matin.

Elle ne masqua pas sa surprise.

— Demain ? Comment se fait-il que tu ne m'aies pas prévenue plus tôt ?

— Je me suis un peu décidée à la dernière minute... Est-ce que tu pourrais me retenir une chambre d'hôtel pour la semaine ?

— Oui, si c'est ce que tu veux.

La ligne téléphonique n'étant pas terrible, je ne parvins pas à définir si ma mère était ennuyée, ou seulement désappointée par mon irruption soudaine.

— J'espère que cela ne te dérange pas. Je sais que je te prends au dépourvu, tu as peut-être un tournage et...

— Pas du tout, m'interrompit-elle. J'ai un rendez-vous à Londres en fin de semaine prochaine, mais la série est en pause pour l'été. On ne peut pas tourner quand les touristes sont là.

Si sa carrière avait connu quelques hauts et de nombreux bas, elle avait réussi à rebondir peu après son retour en Irlande en rejoignant le casting d'un célèbre feuilleton anglais diffusé le soir. Complètement oubliée par les Américains, Caitlin O'Dell était devenue une véritable star en Europe.

— Est-ce que Michael est avec toi ? reprit-elle.

— Non, il a du travail. Mon avion sera là dans la matinée, j'imagine que je trouverai rapidement un taxi ?

— Il est hors de question que tu prennes un taxi, Abby. Je vais venir te chercher.

— OK. Merci, alors.

En toute franchise, je n'en attendais pas tant. Le crédit téléphonique étant presque épuisé, je me dépêchai de lui dire au revoir, puis filai prendre mon avion. Ma poitrine se libéra d'un poids quand celui-ci accéléra sur la piste, et je m'endormis instantanément.

Cet extrait vous a plu ?
Retrouvez le livre en librairie
dès le 15 mars 2022.



**Vous voulez être certain ou certaine
de le recevoir le jour de sa sortie ?
Précommandez-le dès maintenant !**

[> Fnac](#)

[> Cultura](#)

[> Amazon](#)

Rejoignez la communauté
Charleston !



NEWSLETTER



Inscrivez-vous à notre newsletter
et recevez :

- 1 cadeau rien que pour vous
- nos infos 2 fois par mois
(pas plus c'est promis ! 😊)

[> Je m'inscris](#)

RÉSEAUX SOCIAUX

Rejoignez la communauté Charleston
sur les réseaux sociaux !

